Document generated on 06/03/2025 5:22 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Pénélope, Cassandre et Marilyn

La Réplique du doute de Côme Lachapelle, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 68 p., 5,00$

Radium de Mario Cholette, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 51 p., 5,00$.

Cérémonie mémoire de Christiane Frenette, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 56 p., 5,00$.

Croquis pour un sourire de François Vigneault, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 68 p., 5,00$.

Un scintillement de guitares de Jean Perron, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 48 p., 5,00$.

Jocelyne Felx

Number 55, Fall 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39132ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Felx, J. (1989). Review of [Pénélope, Cassandre et Marilyn / *La Réplique du doute* de Côme Lachapelle, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 68 p., 5,00$ / *Radium* de Mario Cholette, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 51 p., 5,00$. / *Cérémonie mémoire* de Christiane Frenette, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 56 p., 5,00$. / *Croquis pour un sourire* de François Vigneault, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 68 p., 5,00$. / *Un scintillement de guitares* de Jean Perron, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 48 p., 5,00$.] *Lettres québécoises*, (55), 30–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Jocelyne Felx

PÉNÉLOPE, CASSANDRE ET MARILYN

La Réplique du doute de Côme Lachapelle, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 68 p., 5,00$.

Radium de Mario Cholette, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 51 p., 5,00$.

Cérémonie mémoire de Christiane Frenette, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1988, 56 p., 5,00$.

Croquis pour un sourire de François Vigneault, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 68 p., 5,00$.

Un scintillement de guitares de Jean Perron, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 48 p., 5,00$.

La fournée des jeunes auteurs des Écrits des Forges du printemps dernier brouille, ce n'est pas peu dire, le jeu des générations littéraires. Loin des grands problèmes de ce temps, ces auteurs ne tracent pas de trajectoires collectives mais des pistes individuelles. Il n'y a là aucun renversement copernicien. Et l'on chercherait en vain une nouvelle logique symbolique. Il n'y a pas là non plus d'expériences totales de vie ou de désolation, ou de ces bilans qui distillent ou vidangent les émotions sur un ton provocant et caustique. Formellement, la jeune poésie des Forges du dernier printemps n'est pas ce genre illimité auquel nous avaient convié(e)s celle des aîné(e)s. Enfin, thématiquement, elle chante l'amour en renouant d'une manière diffuse avec quelques grands stéréotypes dont Pénélope, Cassandre et Marilyn.

* * *

Chez Côme Lachapelle, amour et mort sont reliés par l'ascèse, comme par l'instinct sont reliés chez Mario Cholette, désir et guerre.

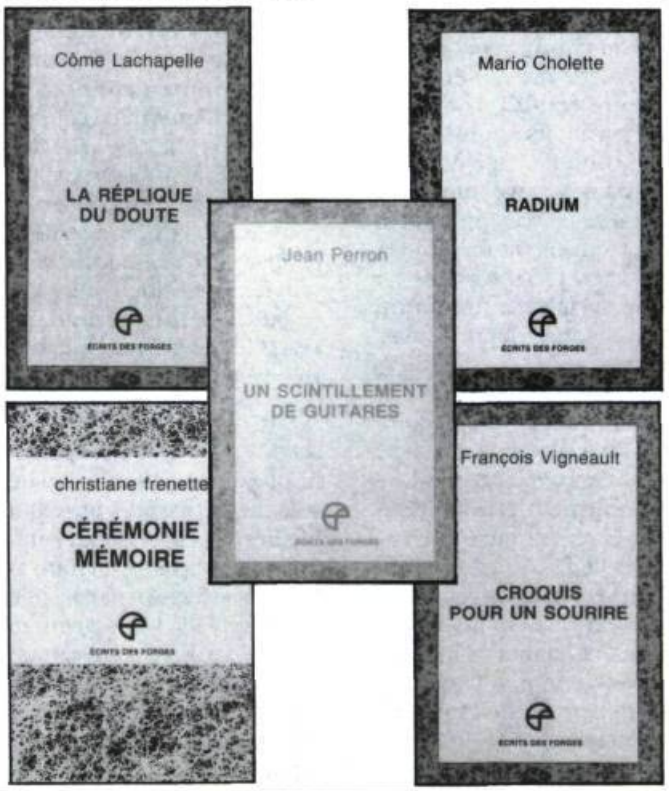
La Réplique du doute est le troisième recueil de Côme Lachapelle. Cette suite unique, économe et directe, en vers libres, à saveur très discrète, travaille à concilier le mouvement et l'immobile. D'emblée, on se dit qu'il manque à ce livre le geste du poème : la sonorité, l'intonation et l'intensité. Habituellement, un recueil se fait sibyllin pour nous laisser à sa musique, et Lachapelle ne cède pas à ce chantage incantatoire. Mais pour peu qu'on fasse l'effort de traverser cette aridité, on trouve beaucoup de finesse à ce poète dans la façon étudiée qu'il a de mettre en échec la redondance. D'autant plus qu'une prédilection pour le substantif, pour le participe présent et pour la coupe du vers apte à freiner l'enjambement, teinte l'ensemble d'une atmosphère durablement paisible que prolonge un certain géométrisme dans la vision des choses.

Comme on fractionne l'atome, le vers de Lachapelle se désintègre «par petites touches et fissures» (p. 31), imageant l'expérience bouleversante de l'éclatement rejoignant «l'aveuglante perte» (p. 31) du personnage féminin de cette «scène de couple» (p. 33). Cependant, cette écriture dépasse le vieux poncif de la mort amoureuse. La rupture (ou la mort), rendue laconiquement, sans doute par égards pour «l'ancienne nuit» (p. 36), s'intègre à l'idée d'une nouvelle naissance : «comme un espoir à chaque coin de rue» (p. 67).

Mais cela importe-t-il que nous passions par cette fiction? Dans *La Réplique du doute,* le sens loge dans l'expression. L'exprimé y est enveloppé comme l'arbre dans son germe. Ce qui cache exprime aussi, ce qui exprime cache encore, non sans, hélas, ce petit effet staccato qui assèche un peu.

Néanmoins, le propos de Lachapelle, allusif, en sourdine, traduit avec justesse l'espace incertain de la présence de l'absence, son doux pessimisme dénué d'amertume.

* * *



Le premier recueil de Mario Cholette témoigne d'une performance postmoderne. Intitulé *Radium* (un des corps obtenus par décomposition de l'uranium), ce livre fait aborder le sens à l'une des rives les plus caractéristiques de cette fin de siècle : l'ordinateur, l'écran-radar et le jeu vidéo. Lancée sur cette voie inédite, cette longue suite en vers s'attarde au monde de la technique qui entretient nos rêves. Omniprésente, cette isotopie déplace le référent écriture du texte moderne vers l'écran devant lequel se tient le créateur. Donc «Ce n'est plus la vieille page blanche/ qui fait panique dans la main» (p. 44) mais, sur la vitre, un mixte de reflets et de jeux d'ombres que ce poète dote de corporalité.

Si «la coquerelle digitale» (p. 17) et autres insectes des circuits intégrés se lisent en filigrane de ce texte, c'est la vieille aspiration à vivre le monde sans points d'ancrage qui définit le mieux le dynamisme imagé de cette poésie. Deux leitmotive parcourent cette hallucination diurne. D'abord la fille (et non la femme), litote efficace pour suggérer le plaisir du corps et l'érotisme, ensuite Gengis Khân, figure révolutionnaire du XII[e] siècle (un des surnoms de Staline, si je ne m'abuse).

Dans ce long poème truffé d'actions à la Spielberg, la fille, radium et bombe, «fuse, brûle et invente» (p. 15) telle Marilyn. Gengis Khân, quant à lui, rappelle à notre «moderne lâcheté» la force brutale de «l'antique violence» (p. 12). À tout hasard, cette dernière évocation n'est pas gratuite, car le périple symbolique de Cholette est aussi le voyage de la jeunesse rivée à l'écran, ce broyeur des systèmes de réalités, qui surexpose l'usage de la guerre dans l'expression érotique, tout en reflétant une civilisation sous ses formes, en apparence, les plus novatrices.

Les fulgurants instants de ce recueil dissimulent la faiblesse de certaines pages et banalisent le recours aux *sex symbols*. Dans ce dédale onirico-poétique, Cholette exploite donc en toute candeur, sans cynisme aucun, l'idée que la guerre et la passion sont des réalités, non seulement inévitables, mais peut-être secrètement désirables. Comme dans la grammaire cinématographique, l'image est toujours au présent. Enfin, quelque irréel que soit cet univers dans son principe, les outils et «bibelots modernes» (p. 32) qui y foisonnent, avec leurs surfaces mesurables et géométriquement réductibles, sont, pour ce poète, de merveilleuses substances ouvertes aux rêves.

* * *

D'entrée de jeu, l'époque a beau être postféministe, il faut un certain courage pour dire la sujétion à l'homme.

Cérémonie mémoire est le deuxième recueil de Christiane Frenette. Le premier lui avait valu le prix Octave-Crémazie, en 1986. Cette prose, empreinte d'une discrétion feutrée, respire le charme sage des jeunes filles dans les anciens livres d'images : «tu me parles au moyen âge une femme se pare» (p. 11). Frenette, qui n'aspire pas à découvrir de nouvelles terres à l'écriture, y met en forme deux ou trois lieux communs du discours amoureux.

Plus que la cérémonie des mystères antiques ou religieux, c'est l'ordonnance de la liturgie quotidienne et les gestes de la continuité que chante cette poète. Dans *Cérémonie mémoire*, elle déroule ses phrases sans jeux de ponctuation, avec l'aisance des calligraphes. Seuls des blancs telles des pauses en musique ponctuent ce texte d'épanchement qui existe pour «calmer la mémoire» (p. 26).

La poète redit avec justesse que dans la proximité de l'autre est intégralement maintenue la distance, dont le pathétique est fait à la fois de cette proximité et de cette dualité. Cette idée, au fil des pages, se développe avec l'insistance infinie des eaux contre une plage, et cette perspective répétitive retient la prose à la surface comme pour mieux figurer le seuil infranchissable du petit univers que chacun porte en soi.

J'avoue que cette mise à plat du texte n'est pas toujours réussie, la sobriété confine parfois à l'ennui, malgré de très belles pages. J'ai apprécié cependant que la narratrice, tout attachée qu'elle soit à cet Ulysse anonyme, tente de cerner la trace d'une conscience autre, en deçà des thèmes déjà ressassés de l'oppression féminine et de la misère affective.

* * *

Dans *Les Filles du feu*, au chapitre intitulé «Chansons et légendes du Valois», Gérard de Nerval rappelle combien il est difficile de faire comprendre sans la musique et sans la poésie des lieux, tel ou tel de ces chants populaires qui se gravent ineffaçablement dans l'esprit. Cette idée m'est revenue à la lecture du recueil de François Vigneault, *Croquis pour un sourire*.

Indifférente au goût du temps, cette poésie faite de présents incomparables capte une lumière qui se transmet sans s'altérer. Offrant la transparence des lavis, cet épithalame compose avec l'«île» (p. 18) heureuse «au bout du fleuve» (p. 60). Et l'on se surprend à penser que ce poète écrit comme la tapissière répète un geste qui apporte la sérénité. Son tissage ne montre pas le lot de difficultés que sous-entendent ordinairement l'écriture et la vie. L'image de la femme aimée, indéfiniment reflétée dans tous les miroirs du monde, retrouvée dans l'eau, l'arbre, le ciel, le soleil, comme au temps où Ronsard voyait Cassandre dans une rose, dessine la perspective du recueil. S'il aborde dans son recueil des thèmes maintes fois chantés, dans un style un peu démodé, reconnaissons au moins à ce poète le mérite d'une écriture au bord de la perfection. Cette poésie ne laissera pas indifférents les mélomanes amoureux de l'autre Vigneault (Gilles). La tonalité est parente!

* * *

On peut s'interroger sur la cohérence structurale des trois suites et sur le répertoire des motifs que Jean Perron met en œuvre dans son recueil intitulé *Un scintillement de guitares*. La guitare du troubadour trace ses sons dans l'espace avec tendresse, et il est regrettable qu'un ton faussement moderne accumule tant de tics de mode, de clichés et de mots vides tels «ces débris de l'idéal» où la métaphore pèse une tonne :

> J'ai fait naufrage en char d'assaut
> sur l'île déserte de tes espoirs
> je recompose ton visage
> dans les débris de l'idéal (p. 21)

De plus, l'écriture quelque peu scolaire privilégie fréquemment une syntaxe énumérative qui devient lassante.

* * *

Éclectisme des plus échevelés, panachage d'orientations tous azimuts, thématique rébarbative à toute velléité de systématisation, telles semblent les valeurs sous-tendant cette floraison printanière d'ouvrages des jeunes auteurs de la maison d'édition de Trois-Rivières. Enfin, Marilyn, Pénélope et Cassandre, cohabitant, n'est-ce pas le signe avant-coureur d'une nouvelle exploration du thème de l'amour en poésie? □